

## Mouvement II : The Sound of Silence

### Scène 3 « Little Girl Blue »

Baptiste, Laura et Benjamin à la cafétéria de l'hôpital

**24 novembre**

*(La cafétéria de l'hôpital. Une lumière blanche éclaire en douche, une table blanche cernée de murs blancs. Dans cette ambiance antiseptique, le vendeur s'affère à servir cafés et viennoiseries à des blouses blanches courant après les aiguilles de leurs montres. Baptiste, Benjamin et Laura, installés autour de la table conversent avec une fébrilité palpable.)*

**Laura :**

...Tu devrais monter la voir Benji. Je t'assure, ça fait du bien de la revoir comme ça. Par rapport à ces derniers mois, elle est plutôt en forme. Bon, ça n'a pas duré longtemps mais, on a eu une vraie conversation et...

**Benjamin** (*calme mais ferme*) :

Non ! Non, je peux pas voir Mélodie, comme ça. Je suis venu une fois en réanimation. Une fois, et j'en fais encore des cauchemars. Qui peut passer des nuits paisibles après avoir vu ça ! J'adore Mélodie, c'était comme ma petite sœur, mais... Non. Non, je peux pas ! Ce pantin de chiffon incolore, incapable d'aligner trois pas sans soutien... Non. Ce n'est pas Mélodie ! Mélodie... Mélodie c'était un souffle de vie... une bouffée d'oxygène, toujours à rire ou à chanter...

**Laura :**

Ne parle pas d'elle au passé !

**Benjamin :**

C'est un cancer, des Os, Laura, c'est pas un gentil 50/50 comme le sein, ou la thyroïde ; les os, quand c'est diagnostiqué, c'est fini.

**Laura :**

Ne dis pas ça ! Certains s'en sortent.

**Benjamin :**

Combien ? 1% ?

**Laura :**

Et alors ? 1% ce n'est pas une certitude ! 0%, ça oui, c'en serait une ! 1% c'est encore un espoir. Dis lui Baptiste ! La santé passe par le moral, c'est un fait. On doit la convaincre qu'elle a toute ses chances autrement ça ne sert à rien d'être là. Comment veux-tu qu'elle trouve le courage de se battre, si on se défile. Si, sur nos visages, elle...

**Benjamin** (*se lève brusquement en frappant du point sur la table*) :

Mais BORDEL ! Qu'est-ce que tu comprends pas ? Elle est en PHASE TERMINALE ! Pourquoi tu refuses de voir combien c'est destructeur de s'agripper à un espoir aussi bancal pour...

**Baptiste** (*se levant et attrapant Benjamin par le bras*) :

Benji ! (*les regards réprobateurs et les murmures offusqués commencent à s'élever vers eux, posant une main compatissante sur l'épaule de Benjamin*) Allons voir dehors si on y est. (*Tous trois ramassent leurs manteaux et leurs gobelets, puis traversent la cafétéria pour descendre dans la cour de l'hôpital. Bascule lumière, noir sur le plateau, lumière sur le couloir du premier rang du public.*)

**Benjamin** (*pausant une main sur l'épaule de Laura*) :

Je te demande pardon, Laura. Je n'aurais pas du m'emporter. Ton optimisme est un grand réconfort... mais, j'essaie de garder les pieds sur terre. Franchement, tu trouves ça souhaitable qu'elle... Non. En ce qui me concerne elle est déjà morte. (*Les larmes lui montent aux yeux, il se retourne en reniflant*)

**Laura** (*à bout de souffle, lui prenant le bras*) :

Benji...

**Baptiste** :

On est tous éprouvés, et bouleversés. Ce qu'on a vu ces derniers mois, c'est... J'imagine qu'on dort tous aussi mal les uns que les autres en ce moment. C'est vrai : elle est en phase terminale et il va falloir qu'on s'y fasse. Cela dit, le cancérologue a parlé d'un « traitement de la dernière chance ». Alors, « dernière », soit, mais « chance » quand même. Et, elle aura besoin qu'on y croit de toutes nos forces pour avoir encore un peu de courage. On peut pas baisser les bras maintenant, Benjamin : pense à Anne...

**Benjamin** :

Anne ? Mais, c'est à Anne, que je pense. Depuis quand n'a-t-elle pas mis les pieds au théâtre, au cinéma, au concert ?... Le courage n'est pas une denrée inépuisable, j'entrevois déjà ses limites. Et, qu'advient-il du mien, si, comme elle, je me laisse imprégner par les souffrances de Mélodie ? Oui. (*À Laura*) Je me « défile » : la musique, Marie-Madeleine tout est prétexte à la fuite. C'est à nous de nous préserver pour la protéger, elle. Parce que, Anne n'économisera aucun effort. Elle ira jusqu'au bout du bout de la nuit, et là... là, j'ai peur. Je voudrais... Il faut qu'elle puisse se raccrocher à quelque chose qui la sorte d'ici... au moins mentalement. Un souvenir, une idée, un projet... je sais pas... Mais, un petit refuge, (*montrant son crâne*) là, pour les moments difficiles. Ils vont venir si vite...

(*Un temps de silence. Benjamin s'est assis sur un banc, les yeux au sol. Laura et Baptiste échangent un regard et s'approchent de lui chacun d'un côté.*)

**Baptiste** :

Entre nous, Benjamin, qu'est ce qui s'est grippé ? Je veux dire. Anne et toi, c'était une évidence. Qu'est-ce qui vous a séparé ?

**Benjamin** (*soupire, avec un geste vague d'impuissance*) :

Je sais pas... Le temps, je dirais.

**Laura** (*effarée*) :

Comment ça le temps ? On a 25 balais, d'où tu causes du temps, toi ? T'en connais quoi, du temps ?

**Benjamin** :

Je parle pas d'années. Je parle du temps en général. Celui que tu passes au boulot, à l'école, loin de chez toi pour te construire un avenir, une expérience, un carnet d'adresses parce que « demain se

prépare aujourd'hui » c'est bien connu... En somme ce temps que tu passes tellement à droite, à gauche et en travers de ta propre vie que ta maison prend des allures de dortoir plus que de foyer.

**Laura :**

Ouai. Vous avez laissé le quotidien grignoter l'amour jusqu'aux miettes.

**Benjamin :**

Disons que quand on s'est installé ensemble, dans l'indépendance, on a eu du mal à trouver notre rythme. Alors, l'affection, la tendresse, on s'est mis à les prendre là où on se trouvait. Fin de l'histoire.

**Baptiste :**

Et maintenant que vous avez trouvé « votre rythme », et que vous passez un peu plus de temps ensemble, est-ce qu'il n'y a pas des moments où, ça te manque, où tu regrettes que ça se soit fini comme ça ?

**Benjamin :**

Regretter non. Tu sais, il n'y a pas grand-chose à regretter. J'aurais des regrets si on s'était fâchés, si ça avait mis fin à notre amitié, mais, en fait c'est le contraire. On n'a jamais été aussi complices.

**Laura :**

Ça se voit : vous êtes un duo solide. A croire que vous écrivez ensemble.

**Benjamin :**

On peut dire ça. De temps en temps, dans le salon, on bosse côte à côte chacun de notre côté. J'aime ces moments là. Ça m'inspire de la voir écrire. Quand elle se plonge dans l'imaginaire, son visage trahit ses pensées et les émotions qui la traversent. Ses lèvres bougent comme si elle vivait, chaque mot, dans un silence habité. Quelque fois je m'amuse à jouer en réaction à ses mimiques, comme si j'accompagnais un film muet.

**Baptiste** (*sur le ton de la plaisanterie, imitant Nougaro*) :

« Sur l'écran noir de mes nuits blanches, moi je me fais du cinéma. Bardot peut partir en vacances... »<sup>1</sup>

**Laura** (*Laura consulte son téléphone*) :

Ouai, ba elle a bien du bol, moi faut qu'j'aille bosser.

**Baptiste :**

Tournage ?

**Laura :**

Hélas non, pas aujourd'hui, aujourd'hui c'est... (*Frottant le bout de ses doigts contre son pouce*)

**Benjamin :**

Ah, ce boulot- là !

**Laura** (*les embrassant chacun leurs tour*) :

Et oui, moi aussi, parfois, j'ai les pieds sur terre. Aller, à p'luche. (*Laura sort.*)

---

<sup>1</sup> Citation du *Cinéma* de Claude Nougaro

**Baptiste :**

T'as encore un peu de temps ?

**Benjamin :**

Ouai, tranquille. J'ai cours à 16h. Et toi ? T'es pas monté à la capitale juste pour nos beaux yeux ?

**Baptiste :**

Non, non. Je vais tenir compagnie à Mélodie, elle a une permission de sortie de quelques heures, avec Anne on lui a dit qu'on l'invitait à dîner au chinois. Tu veux venir avec nous ?

**Benjamin :**

J'aurais adoré mais je dois travailler un morceau avec Marie-Madeleine, elle galère sur Grieg.

**Baptiste :**

Tu pourrais nous retrouver après. Je pense que ça nous ferait du bien, à tous, de voir Mélodie sortir d'ici, même si c'est qu'une heure. Ça remplumerait notre moral. Je pense que pour Anne aussi c'est important de sentir toute la meute derrière elle. La dernière fois que je l'ai vue sourire, c'était pour fêter mon retour.

**Benjamin :**

Je n'aime pas la voir comme ça : ce regard éteint qui creuse la terre... Ce n'est pas Anne. C'est terrible d'assister à la déperdition de tant de candeur, cette spontanéité espiègle et sauvage. Tout ce qu'il en reste aujourd'hui c'est cette louve blessée toujours prête à mordre. Comme je l'ai aimée cette flamboyante louve solitaire aux allures de « Belle-Dame-Sans-Merci », que seul le piano apprivoisait. Je me sens tellement impuissant, Baptiste. Je la vois de loin funambuler, malhabile, sur une corniche escarpée, en plein cœur de la tempête, et l'abîme aux eaux glacées est là, en bas, guettant le vertige. Oui, je fuis. Quand Mélodie mourra, et qu'ivre de fatigue, Anne trébuchera de sa corniche et tombera au fond de l'abysse, il faudra bien que quelqu'un soit assez fort pour la retenir à bout de bras. J'ai peur de voir s'éteindre cette émotivité incandescente et toute cette fantaisie pour faire place à une ironie blasée, un humour charbonneux, et cette poésie échevelée empreinte de synesthésies fantasques sauvagement remplacés par la violence et la vulgarité crasse de ce qu'elle endure en silence. Ce quotidien sordide ne doit pas gagner sur sa créativité, dénaturer sa plume. Non ! Je ne le permettrai pas ! Mais... Mais, qu'est-ce que je peux faire ?

**Baptiste (un très court temps) :**

Peut-être une pause dans la course à l'avenir. Peut-être poser le travail et le conservatoire là où ils en sont, le temps de refaire du dortoir un vrai foyer, où il fait bon vivre. Un petit sanctuaire d'humanité, ou de musique, puisque c'est votre truc à tous les deux, ça, la musique. Être là. Y à pas à dire, ça fait du bien de se sentir attendu quand on rentre chez soi.

**Benjamin :**

Sans doute.

**Baptiste :**

Ecoute Benji, je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais... tu sais, apprendre pour Mélodie ça m'a... C'était comme si mon enfance foulée aux pieds à mes 18 ans, parce qu'à présent j'étais un « homme » m'avait sauté à la gorge. Tout s'est noué. J'ai réalisé, d'un coup, l'immensité de l'existence et là, je me suis senti tout petit. Une très grande peur de tout petit garçon : « Papa, Maman

où êtes- vous ? Je suis si loin, le monde est si grand et je suis si petit, tout seul. Je veux rentrer à la maison. J'ai peur. » Une sensation terrible m'a saisi. Un manque, clinique, qui rend malade. Manque d'étreintes, de baisers, de rires, de chaleur – pourtant Dieu sait qu'il fait chaud dans le sud – en manque du corps de celui que j'aime, tu connais ça toi aussi, ce corps que tu connais par cœur, qui te fait te sentir invulnérable quand il remplit tes bras... « L'homme » en moi a pris une sacrée claque. En fait l'indépendance, les diplômes, tout ça, c'est bon à jeter. Ce qui est important ce sont les gens que j'aime, passer un maximum de temps avec eux, me forger des petits bonheurs avec eux, pour me tenir chaud les soirs de pluie. (*Un temps*) La solitude est mordante quand on la regarde en face, Benjamin...

**Benjamin** (*le coupant, un peu sec*) :

Tu voudrais que je revoie l'ordre de mes priorités, c'est ça ?

**Baptiste** :

Pas du tout ! Mais écoute au moins un conseil. Après, tu en feras ce que tu veux. Ne laisse pas « le temps », « les responsabilités », ou même « l'Art », t'éloigner des gens que tu aimes, parce que, quand ils ne seront plus là, s'il ne te reste que tes yeux pour les pleurer, là, tu auras des regrets, amers.

**Benjamin** :

C'est fou ! Ça fait quoi ? 6, 7 ans qu'on a passé le bac ? J'ai l'impression que ça fait des siècles. Aujourd'hui, ça a l'air si loin, presque futile. A chaque fois que je mets un pied dans cet hôpital, j'ai l'impression d'usurper mon âge, comme si j'étais usé avant même d'avoir commencé à vieillir.

**Baptiste** :

Personne ne sort jamais indemne d'un hôpital, ni les patients, ni les médecins... pas même les visiteurs. Cet endroit abime tout.

**Benjamin** :

Drôle de façon de devenir adulte, hein ?

**Baptiste** :

Ouai... Mouai, drôle de façon de devenir adulte.

(*Bascule lumière : noir sur le public, plein feu sur le plateau.*)